

Contrainte manifeste

Monique Bosco

Volume 16, numéro 3-4, octobre 1980

Le manifeste poétique/politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036721ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036721ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bosco, M. (1980). Contrainte manifeste. *Études françaises*, 16(3-4), 119-129.
<https://doi.org/10.7202/036721ar>

Contrainte manifeste

MONIQUE BOSCO

Certes, pour moi, le manifeste ne peut se décliner, s'exprimer qu'au masculin. Dans ce numéro d'*Études françaises*, tout entier consacré au «manifeste poétique et / ou politique», on le définit comme «texte de revendication et de volonté de puissance» et on projette de «découvrir les dénominateurs communs qui, éventuellement, permettraient de définir le manifeste comme genre». Mais, toujours selon moi, c'est un genre qui ne saurait être neutre et surtout pas, non surtout pas, de l'ordre du féminin.

Oui, pour une fois, la grammaire a mille fois raison et manifestement il peut y avoir *le* manifeste et non pas *la* manifeste. Mais, par contre, il est juste que soit inscrite au féminin la manifestation, la fameuse «manif» qui, depuis quelques décades déjà, réunit, rassemble, anime tous les mouvements de protestation pour toutes les causes de paix et de justice qui ont eu lieu, un peu partout dans le monde. Et dans ces foules énormes, en marche vers tous les Pentagone et toutes les Bastille, les femmes étaient toujours là, en nombre, en surnombre même parfois.

Longues marches, longues luttes pour obtenir que cessent des guerres horribles, que s'écroulent des barrières raciales. Oui, alors, les femmes sont là, martelant les mêmes slogans, endossant les mêmes revendications.

Mais pour le reste ?

Même lorsqu'elles signent effectivement des manifestes, qui se présentent comme tels, et qu'elles seules peuvent évidemment signer comme le fameux manifeste du 5 avril 1971, dit le «manifeste des 343», même alors elles le font à leurs risques et périls, en acceptant de livrer publiquement, pour l'exemple et pour leur cause, un moment de leur vie particulièrement douloureux. Acceptant de se nommer en dévoilant ce qui est, dans leur existence, au plus secret et au plus intime de leur conscience et de leur corps. Et en osant revendiquer, de surcroît, un acte qui tombe encore sous le coup de la loi.

Dès 1970, dans *Libération des femmes, année zéro*, elles déclaraient : «Aujourd'hui, nous nous groupons pour lutter contre des lois que nous ne faisons pas et qui pourtant nous concernent prioritairement¹.»

Et le texte intégral du «manifeste des 343» se lisait comme suit :

Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses en raison de la clandestinité à laquelle elles sont condamnées alors que cette opération, pratiquée sous contrôle médical, est des plus simples. On fait le silence sur ces millions de femmes. Je déclare que je suis l'une d'elles. Je déclare avoir avorté. De même que nous réclamons le libre accès aux moyens anti-conceptionnels, nous réclamons l'avortement libre².

Ce manifeste recueillera des milliers de signatures. Et la lutte se poursuit toujours.

1. Cité dans *Des femmes en mouvement*, 4, 30 novembre-7 décembre 1979

2. *Ibid.*

Liberté de choix, liberté des corps, liberté tout simplement de vivre selon son cœur et son désir. À travers les siècles, voilà le message implicite de tous ces textes de femmes qui nous sont quand même parvenus, car il est indéniable qu'une étrange censure s'est toujours exercée sur les femmes et sur leurs textes. Une femme qui ose écrire ! Madame Roland, en pleine Révolution, paiera cher d'être l'auteur d'un douceâtre traité sur l'éducation, ironiquement intitulé *Comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs*. Condamnée à mort, elle fut exécutée sur la place publique de la Révolution, le jour même, à 15 h 30.

Un commentaire officiel féroce, et assez surprenant à bien des titres, accompagne cette exécution précipitée ; on peut lire en effet dans *la Feuille du Salut Public*, sous le titre *Aux Républicaines*, les lignes suivantes : «La femme Roland, bel-esprit à grands projets, philosophe à petits billets...fut un monstre sous tous les rapports. Sa contenance dédaigneuse envers le peuple et les juges choisis par lui ; l'opiniâtreté orgueilleuse de ses réponses, sa gaîté ironique, et cette fermeté dont elle faisait parade dans son trajet du Palais de Justice à la Place de la Révolution, prouvent qu'aucun souvenir douloureux ne l'occupait. Cependant elle était mère, mais elle avait sacrifié la nature, en voulant s'élever au-dessus d'elle ; le désir d'être savante la conduisit à l'oubli des vertus de son sexe, et cet oubli, toujours dangereux, finit par la faire périr sur un échafaud³.

Certes, c'est là un cas extrême, mais, dans sa violence, il semble aussi exemplaire.

Quelles peurs assaillent donc les femmes, quelles représailles craignent-elles, en prenant plume ? Personne, peut-être, ne s'est interrogé plus anxieusement que Virginia Woolf sur les raisons qui ont pu inciter les femmes soit à écrire, soit à se taire. Tout au long de sa vie, elle essaiera d'y voir clair, de démêler ce qui s'est joué tout au long des siècles dans ce droit des femmes à la parole, à l'instruction et à l'écriture :

3. Madame Roland, *Une éducation bourgeoise au XVIII^e*, Paris, «10 / 18», 1964, p. 8.

D'étranges espaces de silence semblent séparer telle période d'activité de telle autre. Il y eut Sapho et un petit groupe de femmes qui toutes écrivaient de la poésie dans une île grecque, six cents ans avant la naissance du Christ. Elles se turent. Puis, vers l'an 1000, nous trouvons une certaine dame de la Cour, Madame Murasaki, écrivant un très long et très beau roman au Japon. Mais en Angleterre, au XVI^e siècle, quand les auteurs dramatiques et les poètes étaient les plus actifs, les femmes sont muettes. La littérature élisabéthaine est exclusivement masculine⁴.

Dans toute son œuvre critique c'est ce problème qui sera évoqué le plus souvent et avec le plus de patiente passion.

Dans *les Femmes et le roman*, elle n'en finit pas de dénombrer les embûches et les entraves qui les attendent :

L'enquête la plus superficielle sur les écrits des femmes soulève immédiatement une foule de questions. Pourquoi, nous demandons-nous d'emblée, n'y a-t-il pas une suite continue de livres de femmes avant le XVIII^e siècle ? Pourquoi ont-elles écrit ensuite presque aussi fréquemment que les hommes, et donné alors, sans interruption, quelques-uns des classiques du roman anglais ? Et pourquoi leur art a-t-il pris alors, et dans une certaine mesure prend-il encore la forme du roman⁵ ?

C'est tout l'essai qu'il faudrait lire, comme il faudrait garder en mémoire tous les arguments d'*Une Chambre à soi* et de *Trois Guinées* où Virginia Woolf, avec rage et fureur, dénonce le piège qui attend toutes ces «sœurs d'Arthur», toujours prêtes à payer l'éducation de leurs frères en des universités qui demeurent encore le bastion exclusif des hommes, toutes ces «filles d'hommes cultivés» à qui on ne fait appel qu'en cas d'urgence.

Comme le fait remarquer Viviane Forrester dans *l'Autre corps*, préface à la traduction française de *Trois Guinées* :

En 1938, elle [Virginia Woolf] ose comparer l'oppression des femmes à la répression nazie. *Trois Guinées* fait scandale. On l'étouffe. En Angleterre, on affirme souvent qu'elle l'a écrit sous l'empire de la colère (et pourquoi

4. Virginia Woolf, *l'Art du roman*, Paris, Seuil, p. 82.

5. *Ibid*, p. 81.

pas !) ou ...comme une plaisanterie. En France, il paraît seulement aujourd'hui⁶.

Virginia Woolf y déclare :

Derrière nous s'étend le système patriarcal avec sa nullité, son immoralité, son hypocrisie, sa servilité. Devant nous s'étendent la vie publique, le système professionnel, avec leur passivité, leur jalousie, leur agressivité, leur cupidité. L'un se referme sur nous comme sur les esclaves d'un harem, l'autre nous oblige à tourner en rond...tourner tout autour de l'arbre sacré de la propriété. Un choix entre deux maux...⁷

Certes, nous sommes plus près du pamphlet que du manifeste et il est douloureux de lire ces lignes qui clôturent sa déclaration :

Un choix entre deux maux... Ne ferions-nous pas mieux de plonger du haut du pont dans la rivière, de renoncer au jeu, de déclarer que la vie humaine est une erreur et d'y mettre fin⁸ ?

C'est bien ce qu'elle fera, elle-même, dans la rivière Ouse, à peine trois ans plus tard. Mais pourtant, toujours dans *les Femmes et le roman*, elle se réjouissait déjà des mutations de cette «écriture au féminin» et ne craignait pas d'affirmer :

Le grand changement qui s'est insinué dans les livres de femmes est, semblerait-il, un changement d'attitude. La femme écrivain n'est plus amère. Elle n'est plus en colère. Elle ne plaide plus et ne proteste plus quand elle écrit. Nous approchons du temps — si nous ne l'avons pas encore atteint — où ce qu'elle écrit ne sera plus ou sera peu troublé par une influence extérieure⁹.

Ce vœu de Virginia Woolf, voilà qu'il commence à être presque exaucé, dépassé même.

Bien sûr, on utilise encore toutes les œuvres des «écrivaines» d'aujourd'hui pour perpétuer cette image de virago qui fait bien l'affaire des hommes d'affaires, propriétaires des grosses boîtes d'édition. Et on lance, à grand fracas, toutes les

6. V. Woolf, *Trois Guinées*, Paris, Des Femmes, 1977, p. 11.

7. *Ibid*, p. 26

8. *Ibid*.

9. *L'Art du roman*, extrait de «Granite and Rainbow», 1929, p. 86.

moutures succédanées de Deuxième Sexe, où on peut se gargariser de slogans, de morceaux de bravoure, d'éloquence rhétoricienne. Allègrement, on y fait profession d'un « féminisme » aussitôt récupéré, toujours à la remorque de toutes les mâles-idées-forces de l'heure. Il est facile, il est amusant, il est rentable aussi de faire croire à un public toujours désireux de s'abuser que la littérature des femmes se réduit à ces quelques « *best-sellers* » soigneusement triés sur le volet de l'insignifiance, à ces redites, à ces *remakes*. Il est rassurant de croire que c'est toujours la même rengaine qui est fredonnée par toutes les femmes, à travers le monde.

Et pourtant, tant de textes de femmes nous attendent, nous sollicitent. Certains écrits depuis des siècles déjà. D'autres, qui nous ont échappé au moment de leur parution, et qui ressuressissent, un peu partout, comme des volcans mal éteints, en pleine activité, pleins d'amour, de force, de révolte, de joies, de désirs.

Et voilà que l'on s'aperçoit avec étonnement que George Sand n'a jamais eu droit à une édition complète de ses œuvres alors que *la Petite Fadette* et *la Mare au Diable* ont été offertes à des générations de filles, aux distributions de prix, en édition de luxe, sur tranche d'or.

Et je lis, dans *Histoire de ma vie*, ceci :

J'étais fortement constituée, et, durant toute mon enfance, j'annonçais devoir être fort belle, promesse que je n'ai point tenue. Il y eut peut-être de ma faute car à l'âge où la beauté fleurit, je passais déjà les nuits à lire et à écrire. Étant fille de deux êtres d'une beauté parfaite, j'aurais dû ne pas dégénérer, et ma pauvre mère, qui estimait la beauté plus que tout, m'en faisait souvent de naïfs reproches. Pour moi, je ne pus jamais m'astreindre à soigner ma personne. Autant j'aime l'extrême propreté, autant les recherches de la mollesse m'ont toujours paru insupportables.

Se priver de travail pour avoir l'œil frais, ne pas courir au soleil quand ce bon soleil de Dieu vous attire irrésistiblement, ne point marcher dans de bons gros sabots de peur de se déformer le cou-de-pied, porter des gants, c'est à dire renoncer à l'adresse et à la force de ses mains, se condamner

à une éternelle gaucherie, à une éternelle débilité, ne jamais se fatiguer quand tout nous commande de ne point nous épargner, vivre enfin sous une cloche pour n'être ni hâlée, ni gercée, ni flétrie avant l'âge, voilà ce qu'il me fut toujours impossible d'observer. Ma grand-mère renchérisait encore sur les réprimandes de ma mère, et le chapitre des chapeaux et des gants fit le désespoir de mon enfance ; mais quoique je ne fusse pas volontairement rebelle, la contrainte ne put m'atteindre.

Je n'eus qu'un instant de fraîcheur et jamais de beauté. Mes traits étaient cependant assez bien formés, mais je ne songeai jamais à leur donner la moindre expression. L'habitude contractée presque dès le berceau, d'une rêverie dont il me serait impossible de me rendre compte à moi-même, me donna de bonne heure *l'air bête*. Je dis le mot tout net, parce que toute ma vie, dans l'enfance, au couvent, dans l'intimité de ma famille, on me l'a dit de même, et qu'il faut bien que cela soit vrai¹⁰.

Il faut bien que cela soit vrai ! Et comment lire, dites-moi, ce passage ? Comment le transcrire en un manifeste ? Que dire d'autre ?

Madame de Staël, elle, sous la doublure de Corinne, nous a montré l'envers de cette médaille. Son héroïne — qui lui ressemble comme une sœur d'élection — est parée de tous les dons. Pour faire le compte, la beauté est même du nombre. Mais trop c'est trop. Elle n'aura pas droit à son Oswald. Dans un modèle de lettre à l'ironie soigneusement camouflée, où Germaine de Staël s'en donne à cœur joie, lettre du père d'Oswald à celui de Corinne, on peut lire :

Sans doute votre fille n'a reçu de vous, n'a trouvé dans son cœur que les principes et les sentiments les plus purs mais elle a besoin de plaire, de captiver, de faire effet. Elle a plus de talent encore que d'amour-propre ; mais des talents si rares doivent nécessairement exciter le désir de les développer ; et je ne sais pas quel théâtre peut suffire à cette activité d'esprit, à cette impétuosité d'imagination, à ce caractère ardent enfin, qui se fait sentir dans toutes ses paroles...¹¹

10. George Sand, *Œuvres autobiographiques*, I, « Pléiade », 1970, p. 466.

11. Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*, Des femmes, 1979, p. 184.

Non, décidément, pas d'époux pour cette fille qui ne sait pas jouer à la muette ! Madame de Staël, non plus, ne rédigera pas de manifeste pour toutes les Corinne et autres héroïnes romantiques de son époque. Elle se contentera, pour un temps, de l'infidèle Constant.

Puis, après bien d'autres, vient Colette. Au pensum de l'écriture de commande, là voilà attelée, noircissant des pages et des pages, sur ses cahiers d'écolière, pendant que le vieil et volage époux court la prétentaine. Sans pudeur, Willy signe la série des *Claudine* avec sa légitime et sage épouse, mais en empochant sans vergogne tous les droits d'auteur. Bien plus tard, Colette pourra tirer la conclusion de cette histoire dans un ouvrage qu'elle intitulera sagement *Mes apprentissages* :

Il faut comprendre que je ne possédais rien en propre. Il faut comprendre aussi qu'un captif, animal ou homme, ne pense pas tout le temps à s'évader, en dépit des apparences, en dépit du va-et-vient derrière les barreaux, d'une certaine manière de lancer le regard très loin, à travers les murailles... Ce sont là des réflexes, imposés par l'habitude, par les dimensions de la geôle. Ouvrez à l'écureuil, au fauve, à l'oiseau lui-même, la porte qu'ils mesurent, assiègent et supplient : presque toujours au lieu du bond, de l'essor que vous attendez, la bête déconcertée s'immobilise, recule vers le fond de la cage. J'avais tout le temps de réfléchir, et j'entendais si souvent le grand mot dédaigneux, sarcastique, tout luisant de maillons serrés : «Après tout, vous êtes bien libre...»

Fuir ?... Comment fait-on pour fuir ? Nous autres filles de province, nous avons de la désertion conjugale, vers 1900, une idée énorme et peu maniable, encombrée de gendarmes, de malle bombée et de voilette épaisse, sans compter l'indicateur des chemins de fer...

Fuir... Et ce sang monogame que je portais dans mes veines, quelle incommodité... Ce n'est pas lui qui m'eut soufflé le mot fuite et son bruissement de couleuvre¹².

À l'heure des bilans, elle constate encore :

Il est bon de ne pas regarder à dix ans de sa vie — j'ai fait bonne mesure avec trois de plus — pourvu que ces dix ans

12. Colette, *Mes apprentissages*, livre de poche, 1936, p. 140.

soient prélevés sur la première jeunesse. Après, il convient de liarder.

Aimais-je encore pour demeurer malgré les signes, attendre, et encore attendre ? Le oui, le non que j'aventurerais ici me seraient suspects. Lorsqu'un amour est véritablement le premier, il est malaisé d'affirmer : à telle date, de tel forfait, il mourut¹³.

Donc, là non plus, pas de cris, pas de crises. Un simple constat. Et on tourne la page.

«Mais que veut la femme ?» se demande Freud, depuis le début de ses *Études sur l'hystérie*. Et surtout que veut la petite fille ? Freud, avec l'extraordinaire probité qui le caractérise tient à citer dans son article «Les explications sexuelles données aux enfants», la copie de cette lettre d'une fillette de onze ans et demi qui n'a pas de mère et qui a médité sur ce problème avec sa jeune sœur :

Chère Tante Mali,

Sois assez bonne, je t'en prie pour m'écrire comment tu as reçu ta Cristel et ton Paul. Tu dois bien le savoir puisque tu es mariée. Nous nous sommes hier même querellées à ce sujet et souhaitons savoir la vérité. Vraiment nous n'avons personne que nous puissions interroger. Quand donc venez-vous à Salzbourg ?

Vois-tu chère Tante Mali, c'est que nous ne saisissons pas comment la cigogne apporte les enfants. Trudel croyait que la cigogne les apporte dans une chemise. Ensuite nous voudrions aussi savoir si elle les prend dans l'étang et pourquoi on ne voit jamais d'enfants dans les étangs. Je te prie de me dire aussi comment sait-on d'avance qu'on va les recevoir. Réponds-moi de façon détaillée.

Avec mille saluts et baisers de nous tous

Ta curieuse Lili

Je ne crois pas que cette lettre touchante ait apporté aux deux sœurs les éclaircissements demandés. Celle qui a écrit la lettre a été plus tard victime de cette névrose qui provient de questions inconscientes, n'ayant pas reçu de réponse, de ruminations obsessionnelles».

13. Colette, *Mes apprentissages*, livre de poche, 1936, p. 144.

Et il ajoute, dans une note en bas de page : «Mais la rumination fit place, quelques années après, à une démence précoce¹⁴.»

Mais il y a un siècle de cela. Le chapitre est clos. Comme le dit Hélène Cixous, dans *le Rire de la Méduse* : «Le continent noir» n'est ni noir ni inexplorable. Il n'est encore inexploré que parce qu'on nous a fait croire qu'il était trop noir pour être explorable¹⁵.»

Et il commence à être exploré. Et les femmes commencent enfin à l'écrire, le décrire, le lire, autrement, avec amour, patience, passion, lenteur. Et elles sont capables de se découvrir l'une l'autre comme dans ce très bel article d'Hélène Cixous consacré à Clarice Lispector :

«À l'école de Clarice Lispector nous apprenons l'approche. Nous prenons les leçons des choses. Les leçons d'appeler, de se laisser appeler. Les leçons de laisser venir, de recevoir. Les deux grandes leçons de vivre : *la lenteur et la laideur*¹⁶.»

Et pour clôturer ce texte, ce texte qui, évidemment, ne peut pas se clôturer — comme tous les vrais textes de femmes — texte qui a déjà ses prolongements, ses débordements et ses échos dans *Vivre l'orange*¹⁷ et *Illa*¹⁸ :

«Et les femmes ?

Et il faut une attente aussi puissamment pensante, ouverte, en direction des êtres tellement proches, tellement femmellers qu'ils en sont oubliés, pour qu'arrive le jour où les femmes qui ont toujours été là, viennent enfin à apparaître¹⁹.»

Et il n'est que juste de dire qu'on trouvait déjà l'annonce de cet avènement dans le manifeste d'un très jeune homme, écrit, il y a plus de cent ans, soit le 15 mai 1871 :

14. Sigmund Freud, *la Vie sexuelle*, Paris, PUF, article de 1907.

15. *L'Arc*, vol. 61, p. 47

16. *Poétique*, n° 40, novembre 1979, p. 409.

17. Hélène Cixous, *Vivre l'orange*, Paris, Des femmes, 1979.

18. Hélène Cixous, *Illa*, Des femmes, Paris, 1980, 212 p.

19. *Poétique*, *op. cit.*, p. 419.

Ces poètes seront. Quant sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, — jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons²⁰.

20. Arthur Rimbaud, *Œuvres*, Paris, Garnier, p. 348.